Mireille Gansel, *Maison d'âme*

Andrée Lerousseau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/686>

DOI : 10.4000/tsafon.686

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 179-180

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Andrée Lerousseau, « Mireille Gansel, *Maison d'âme* », *Tsafon* [En ligne], 75 | 2018, mis en ligne le 06 mai 2019, consulté le 24 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/686> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.686>

Ce document a été généré automatiquement le 24 juin 2021.

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

Mireille Gansel, *Maison d'âme*

Andrée Lerousseau

RÉFÉRENCE

Mireille Gansel, *Maison d'âme*, Paris, Éditions de la Coopérative, 2018, 105 p., 15 €

- 1 Livre après livre, Mireille Gansel, privilégiant l'horizon ouvert à l'enracinement aveugle, poursuit sa lente et patiente transhumance, le terme renvoyant aussi bien à son œuvre de traductrice, si l'on songe à son remarquable essai *Traduire comme transhumer* (Éd. Calligrammes, 2012), qu'à ses propres méditations sur l'exode et l'exil. Chemin faisant, elle fait provision des matériaux pour l'édification de sa « maison d'âme ». Dans l'exact prolongement d'*Une petite fenêtre d'or* (Éd. de La Coopérative, 2016), *Maison d'âme* est le creuset où sont convoqués les lieux et les êtres aimés, consignés les rencontres et les instants inoubliables d'intensité et de partage – fût-ce le temps d'une halte éphémère dans le havre improbable d'un hall de gare, autour d'une colonne chauffante –, et où se dévoile la beauté, le temps d'un éclair (un poisson-marionnette glissant à fleur d'eau parmi les lotus), ou avec la lenteur et l'application du geste des tisseurs de soie.
- 2 Chaque texte est ainsi la pierre ajoutée à cet édifice fragile qui n'est pas sans éveiller en nous le souvenir de cette vaste soucchah agitée par le vent dont Claude Vigée, dans un poème intitulé « Vocation du poète », confiait que « sa grande porte bat entre terre et planètes,/ de jour comme de nuit ouverte à tout vivant ! » (*Mon heure sur la terre*, Galaade Éd., 2008, p. 775). Cette maison un peu nomade, qui atteint parfois la dimension d'un village (celui de Schruns avec son *Heimatismuseum*, îlot d'humanité dans cette *Mitteleuropa* autrefois cosmopolite, avec ses langues métissées, et aujourd'hui de plus en plus inhospitalière), a pour toute fondation l'écoute patiente et soucieuse des êtres et des choses, et les mots sont sa « matière première » (Mahmoud Darwich, cité p. 27). Elle est faite de « ces poèmes migrants de toutes les langues, ces paroles de passeurs qu'aucune frontière ne pourra arrêter » (p. 20), le monde alentour d'où sont bannis les poètes et les étrangers étant voué tôt ou tard à disparaître. Par-delà le refuge, le havre

de paix défiant le bruit et la fureur, cette petite maison « à la croisée de tant de chemins de traverse » (p. 72) est une métaphore de l'œuvre de Mireille Gansel, une œuvre de générosité, mais aussi de rigueur et de vigilance, où elle entend répondre de chaque mot comme d'une parole donnée, en fidélité au message transmis lors d'une soirée de lecture par Pierre Emmanuel. Sa parole elle-même est hospitalière, entre en résonnance avec celle d'autrui qu'elle accueille en son sein, et à ceux qui savent « l'habiter », elle restitue le secret de la respiration. La « maison d'âme » est le lieu où retrouver et arpenter le souffle, dans la scansion des longues phrases souvent dépourvues de ponctuation, ce style si particulier qui exprime un rejet du définitif, du point final qui instaure une frontière, une limite à ne pas dépasser, chaque instant de vie demeurant dans le suspens du trait.

- 3 Ce livre inclassable, qui n'est en rien un témoignage de la légèreté de l'être, nous prévient contre les pesanteurs de la haine et, au fil de la lecture, un verset nous revient à l'esprit : l'évocation d'Abraham qui, à la vue des trois inconnus, « courut à eux du seuil de la tente et se prosterna contre terre » (Gen 18, 2b). Dans le monde à l'envers qui nous entoure, où l'étranger est immédiatement perçu et identifié comme l'ennemi, où le geste d'hospitalité – le geste abrahamique fondateur que Jean Halpérin, l'ami vers lequel Mireille Gansel fait une fois de plus retour, n'avait de cesse de rappeler à notre conscience – est un délit passible d'une peine, où maintenir envers et contre tout « une porte ouverte », à l'instar de Maurice Nadeau, signifie prendre « un risque fou », et où la maison, cocon soigneusement verrouillé de l'entre-soi, fait figure de rempart contre l'altérité, ce petit recueil intempestif constitue un acte de résistance, voire de désobéissance, partagée par l'auteure et ses éditeurs. Il est habité, traversé par une aspiration à réparer le monde, afin d'en faire don à l'enfant dont la question est le prélude à la méditation, de le préparer à sa venue, Mireille Gansel réitérant ainsi le geste de Menuhin mentionné dans le merveilleux passage consacré à l'amitié liant le violoniste à l'artiste Myfanwy Pavelic. Quant au lecteur qui ne veut pas dévier et s'écarter de ce « chemin de l'homme » tracé par Buber dans la lignée des grands maîtres du hassidisme, il puise dans cette manne la ferveur nécessaire pour continuer sa route. Et l'on songe une fois de plus aux paroles du patriarche, adressées à l'autre, l'étranger : « Je vais apporter une tranche de pain, vous réparerez vos forces, puis vous poursuivrez votre chemin » (Gen 18, 5). Des mots si simples, à portée de voix... Qui pourtant a encore aujourd'hui le courage de les prononcer et de les publier ? Il nous vient à l'esprit, comme une résonnance ultime, la « Lettre de Idomeni », ce long poème – tout aussi importun – de Niki Giannari, intitulé *Des spectres hantent l'Europe*. Dans ce texte, qui, accompagné de son commentaire par Georges Didi-Huberman, a paru aux Éditions de Minuit (*Passer, quoi qu'il en coûte*, 2017), celle que le philosophe définit comme « la plus clandestine » des écrivaines grecques contemporaines, confie à propos des réfugiés et apatrides qui hantent le camp à la frontière gréco-macédonienne : « Ils sont là./ Et ils nous accueillent/ généreusement/ dans leur regard fugitif,/ nous, les oublieux, les aveugles./ Ils passent et ils nous pensent ».
- 4 Le regard de l'autre, qui nous requiert, à l'instar de celui du jeune garçon tzigane fouillant les entrailles d'une poubelle évoqué dans *Maison d'âme*, est aussi, ne l'oublions jamais, celui qui nous dévoile à nous-mêmes.